

Résumé du Livre de Pierre Razoux La Guerre IRAN-IRAK première guerre du Golfe 1980-1988

K. H.

Introduction

L'auteur explique notamment pourquoi l'Iran tient tant à se doter d'un arsenal d'armes de dissuasion. Mobilisant ses connaissances de l'art de la guerre et des sources inédites de première main (dont les archives sonores de Saddam Hussein soigneusement conservées aux États-Unis), Pierre Razoux livre une analyse extrêmement documentée des opérations militaires et démêle l'écheveau des enjeux nucléaires, industriels, religieux etc., revenant sur de nombreuses affaires – Irangate, attentats en France, enlèvements au Liban – étroitement liées à ce conflit. Une histoire faite de rebondissements permanents au gré de l'attitude des pétromonarchies, de la Russie, de la Chine et des États-Unis, mais aussi caractérisée par la compromission de nombreuses nations, parmi lesquelles la France.

Au-delà de la dimension factuelle, ce livre rappelle quelques réalités militaires essentielles : les armées iraniennes et irakiennes, loin de s'être affrontées uniquement dans le cadre d'une bataille frontale absurde digne de la Première Guerre mondiale, ont toutes deux conçu et réalisé des opérations complexes et ambitieuses, démontrant leur maîtrise des armements modernes.

Dans ce livre, l'auteur relate le conflit à travers 30 parties. Nous allons nous atteler à résumer ce livre en regroupant les parties..

Les Quatres premières parties

À travers les différents titres que sont : L'escalade , la Quadisiya de Saddam, Comment en est on arrivé là ? et les États-Unis ont-ils poussés Saddam à agir, Pierre Razoux nous fait la genèse du conflit.

En effet les relations diplomatiques entre les deux pays se détériorent considérablement pendant l'hiver 1979-1980. L'Irak de Saddam Hussein entend faire échec aux manœuvres de l'Iran par la force si nécessaire. L'on assiste à une guerre psychologique, idéologique entre les deux gouvernements qui souhaitent la disparition pure et simple du gouvernement adverse pour asseoir sa suprématie dans la région. Cependant les gouvernements font des attaques camouflées comme l'attaque d'un poste frontalier irakien par l'armée iranienne de l'Ayatollah Khomeiny et en riposte on a une attaque de l'ambassade d'Iran à Londres

par un commando, jugé à la solde de Bagdad par l'Iran. La guerre s'inscrit dans la lignée des multiples dissensions liées aux litiges frontaliers opposant les deux pays. Elle est également due aux appréhensions des conséquences de la révolution iranienne de 1979 qui porte l'Ayatollah Khomeiny au pouvoir, le gouvernement sunnite irakien de Saddam Hussein craignant que cette dernière n'attise les desseins révolutionnaires de la majorité chiite longuement réprimée. Le conflit s'explique également par la volonté de l'Irak de remplacer l'Iran en tant que puissance dominante du Golfe persique. Les tensions commencent à monter dans le mois de septembre lorsque des affrontements à l'arme lourde débutent aux frontières des deux pays. Le camp irakien bouillonnant d'impatience lance l'assaut le 22 septembre 1980.

En ce qui concerne le rapport de force en place, il faut noter que celui-ci est favorable à l'Iran du fait de son armée moderne et de son vaste territoire. Tandis que l'Irak fait pâle figure avec une vieille armée. Cependant, sur la ligne de front, les irakiens se trouvent à deux contre un face aux iraniens et leur supériorité peut atteindre quatre contre un sur certains fronts. L'offensive irakienne est un échec cuisant du côté de l'armée de l'air comme du côté des forces terrestres malgré le soutien des États-Unis.

Les Quatre deuxième parties

Cette deuxième partie à travers des titres tels que : La France soutient l'Irak, Les Arabes sont divisés, Israël mise sur l'Iran et l'enlèvement, l'auteur nous montre que les Français ont privilégiés leurs relations économiques au détriment des relations culturelles en soutenant l'Irak pendant cette guerre. En effet soucieux de protéger ses gains financiers du fait du commerce d'armes qu'elle a avec l'Irak la France soutient l'Irak et marche dans les pas des Américains. La France, par exemple, fut le deuxième fournisseur d'armes de l'Irak, formant des pilotes, permettant aux irakiens d'utiliser certaines de ses bases.

Les Arabes quant à eux sont partagés quand à leur prise de position dans ce conflit.

L'Arabie Saoudite, le Koweït et les autres monarchies de la Péninsule ont largement financé l'effort de guerre irakien, par crainte d'une contagion révolutionnaire vers leurs propres populations chiites. L'Arabie saoudite a ainsi déboursé entre 1980 et 1988 près de 25 milliards de dollars pour financer l'armée irakienne. La Syrie, au contraire, a tenté d'affaiblir l'Irak en coupant l'oléoduc reliant Kirkouk au port syrien de Baniyas. Les exportations irakiennes de pétrole auraient

été ruinées sans l'ouverture d'une nouvelle ligne par la Turquie .L'Égypte a aidé indirectement l'Irak en lui fournissant deux millions de travailleurs pour remplacer ses hommes mobilisés et a collaboré activement dans le développement de matériel militaire.

Israël , ancien allié de l'Iran du Chah, avait des raisons de redouter le Panislamisme de la République iranienne et le Panarabisme de l'Irak. Selon Pierre Razoux Israël avait vendu à l'Iran pour 75 millions de dollars en 1981 avec pour objectif de rétablir l'influence depuis la défaite du chah en 1979. Et à plus de 100 millions selon lui en 1983.L'État d'Israël fut également l'un des principaux fournisseurs d'armes des forces aériennes iraniennes, livrant des BGM-71 , des MIM-23 « Hawk » ainsi que des BL-755, faisant des ventes d'armes la première recette d'exportation du pays.

LES QUATRES TROISIÈME PARTIES

Ici l'auteur nous montre comment d'une guerre d'enlisement de l'armée irakienne l'on a vu les premières victoires de l'armée de l'Iran . En effet dans la première partie qu'est L'ENLISEMENT,l'auteur nous dit que l'armée irakien. Dès la fin du mois d'octobre 1980, le spectre de l'enlisement commence à se profiler, car sur tous les fronts, les troupes irakiennes piétinent, ne parvenant à s'emparer ni de Kermanschah, ni de Dezfoul, ni d'Ahwaz, ni d'Abadan. Du 15 au 18, elles ont même été violemment contre-attaquées à proximité d'Andimechk et refoulées jusqu'au pont de Naderi. Seule l'intervention de l'aviation a permis de repousser les blindés iraniens et de rétablir la ligne de défense irakienne. Conscient de cet enlisement, le pouvoir irakien tente une ouverture en direction de l'Iran ; Taha Yassine Ramadan, commandant de l'Armée populaire, affirme publiquement : « Le pétrole de l'Arabistan sera irakien tant que Téhéran ne négociera pas. L'Irak a les moyens de soutenir une guerre pendant plus d'un an, sans que cela ne soit ressenti par la population ; pendant deux ans et même plus en imposant quelques restrictions que notre peuple est prêt à accepter. » Ses déclarations sont bien évidemment téléguidées par Saddam Hussein qui estime qu'elles seront mieux reçues si elles émanent de quelqu'un d'autre que lui. Le gouvernement iranien, imperturbable, rappelle ses propres conditions : départ de Saddam Hussein, chute du régime, reconnaissance de la pleine responsabilité irakienne dans le déclenchement de la guerre et paiement d'importants dommages de guerre.

Aussi l'on a vu la prise du pouvoir par les mollah par une coup d'état contre le président Bani Sadr. Cela s'est fait avec les Moudjahidine du peuple. Il s'en suit alors une nouvelle doctrine pour le peuple iranien et dans la conduite de la guerre contre l'Irak. Cette doctrine militaire se décline sur trois axes : le premier se réfère au velayat-e faqih. L'ayatollah

Khomeiny interprétant la loi divine, ses ordres doivent être appliqués à la lettre, sans la moindre discussion. Le seconde se fonde sur l'autosuffisance : l'armée ne doit plus être aussi dépendante de l'étranger que par le passé pour l'acquisition de ses équipements et de ses munitions cela pour favoriser l'émergence d'une industrie locale et le dernier mise sur la simplicité : pour accroître les chances de succès et limiter les risques de frictions entre l'armée régulière et les pasdarans, les officiers chargés des opérations doivent privilégier des plans simples dans leurs exécution, qui limitent les impondérables.

Cela va conduire à des premières victoires. L'armée iranienne va récupérer les territoires conquis par l'Irak. Cela a travers deux grandes offensives.

IV. LES QUATRES QUATRIÈME PARTIES

Cette partie va de NOUVELLES MEDIATIONS, LA RECONQUÊTE IRANIENNE, RAMADAN BÉNI à AURORES SANGLANTES.

Ici l'on voit l'entrée en jeu de la communauté internationale dans la guerre. Les États-Unis et les pays occidentaux réaffirment leur soutien à l'Irak tandis que l'Iran a le soutien de la Chine et de Israël. L'ONU quant à elle adopte à l'unanimité la Résolution 479 demandant aux deux parties de s'abstenir de recourir à la force et appelant la communauté internationale à faire son possible pour éviter l'extension du conflit. Cependant en 1982 malgré la résolution les deux parties se livrent toujours des batailles. Le 30 avril 1982, les iraniens déclenchent l'offensive Beit El Moqaddas qui doit leur permettre de reprendre Khorramchar et chasser une fois pour toute les irakiens du Khouzistan. Des divisions de blindés, d'artillerie et de parachutistes sont engagés contre les forces irakiennes présentes dans cette ville.. Cette armada va obliger l'armée de Saddam Hussein à se replier vers les frontières internationales.

Le 13 juillet 1982, en plein Ramadan, Téhéran déclenche l'offensive « Ramadan béni », baptisée ainsi pour galvaniser la ferveur des combattants. Celle-ci ouvre la troisième phase de la guerre. Cette offensive vise dans un premier temps le secteur de Bassora tenu par le 3e Corps d'armée irakien qui regroupe 5 divisions (3e, 5e, 6e, 11e et 15e). Peu avant minuit, les 30e et 88e divisions blindées, soutenues par 3 divisions mécanisées (21e, 40e et 77e), s'élancent en direction du Chatt el-Arab pour franchir le fleuve sur le pont de Haritha, à une quinzaine de kilomètres au nord de Bassora. Les blindés iraniens progressent d'une quinzaine de kilomètres avant d'être stoppés, dès la levée du jour, par de violentes contre-attaques de chars irakiens.

Pendant toute la journée, sous un soleil caniculaire, une terrible bataille de chars se développe le long de la rive orientale du Chatt el-Arab. Les généraux irakiens font appel à leur aviation qui pilonne impitoyablement les colonnes ennemies. Les Iraniens sont finalement refoulés sur leurs positions initiales. Bien qu'elles aient été sévèrement ébréchées, leurs divisions blindées et mécanisées sont redéployées un peu plus au nord pour participer à la seconde phase de l'offensive. Dans la nuit du 16 au 17 juillet, elles repartent à l'assaut, cette fois en direction de Qourna. Cette bourgade, nichée au confluent du Tigre et de l'Euphrate, constituerait une tête de pont idéale qui permettrait aux Iraniens de couper les deux seules routes reliant Bassora à Bagdad, isolant ainsi la cité fluviale. En riposte à l'obstination de l'Iran à vouloir poursuivre la guerre Saddam Hussein bombarde les villes iraniennes.

En janvier 1983, le gouvernement iranien publie, par voie de presse, une carte détaillée du front identifiant sept poches de territoire iranien encore contrôlées, selon lui, par l'armée irakienne. Il laisse entendre qu'il accepterait d'entamer des pourparlers si Bagdad acceptait de les évacuer et de reconnaître la souveraineté iranienne sur ces quelques milliers de kilomètres carrés. Plusieurs de ces poches font partie du territoire irakien, mais font l'objet de revendications de la part de Téhéran depuis le début du xxe siècle. Le 27 janvier, Saddam Hussein rejette cette proposition, mais se déclare prêt à se rendre à Téhéran pour discuter directement avec l'ayatollah Khomeiny des termes d'un cessez-le-feu. Son offre suscite un débat à Téhéran. Le guide est tenté de l'accepter, mais Rafsandjani, soutenu cette fois par Khamenei qui s'est rallié à sa position, insiste pour la repousser, estimant qu'il serait humiliant de transiger avec le dictateur irakien qui doit être puni. Le président du Parlement convainc ses pairs de lancer une nouvelle offensive baptisée Prélude, qui doit porter un coup décisif au moral de l'adversaire et apporter au régime iranien un succès symbolique à quelques jours de la commémoration du quatrième anniversaire de la révolution islamique. Le 31 janvier, le gouvernement iranien se fend d'un communiqué rejetant la proposition irakienne et, pour que les choses soient bien claires, Ali Khamenei déclare avec emphase que « le retrait des troupes irakiennes n'est plus la condition principale pour l'arrêt des hostilités. Il s'agit de punir les dirigeants de l'Irak. Il s'en suit des affrontements sans précédents et très sanglants pour percer les lignes de l'Irak . Cependant cela n'a pas réussi à ébranler sérieusement les positions irakiennes.

V. LES QUATRES CINQUIÈME PARTIES

À travers des titres tels que L'ATOUT MAITRE DE SADDAM, GUERRE TOTALE et LE NERF DE LA GUERRE l'auteur nous montre comment conflit de changé de dimension. En effet Ce que les Iraniens ignorent et qui restera l'un des secrets les mieux gardés du régime irakien pendant toute la durée de la guerre, c'est que Bagdad est en mesure de décoder les messages iraniens et donc d'anticiper la plupart des offensives adverses. C'est ce qui explique que l'armée irakienne ait souvent été positionnée de manière optimale pour contenir le rouleau compresseur iranien. Cela ne veut pas dire que les Irakiens connaissaient systématiquement le détail des plans adverses – bien que cela ait pu survenir en quelques occasions –, mais cela signifie qu'ils connaissaient le sens général de la manœuvre iranienne et qu'ils savaient où étaient déployées les principales unités ennemies. En d'autres termes, ils pouvaient voir le jeu de leur adversaire. Ils ne pouvaient pas neutraliser ses meilleures cartes, mais ils pouvaient se préparer à contrer leurs effets. Comme le reconnaîtra plus tard le général Tarfa, un ancien responsable des services de renseignement militaire irakiens qui a passé la guerre à scruter le dispositif iranien : « Les interceptions électroniques nous ont assuré un avantage décisif... Nous faisons un combat de boxe dans lequel les Iraniens étaient aveugles et nos forces ne l'étaient pas. » C'est le service de renseignements de l'armée irakienne, et notamment sa branche technique, qui peut être considéré comme la cheville ouvrière de ce succès. Cette branche spécialisée dans les écoutes ne brille pourtant pas particulièrement pendant les premiers mois de la guerre. De plus la guerre se transforme en guerre totale car Saddam décide de bombarder toutes les populations civiles iraniennes et de faire combattre toute son armée. Cependant ce bombardement des populations va souder les iraniens à leurs dirigeants et accroître leur détermination à combattre jusqu'au bout un ennemi diabolisé. Il offrira en outre un répit précieux aux forces armées iraniennes, puisque les moyens affectés au bombardement de civils ne seront pas consacrés à l'attaque d'objectifs militaires. Cependant l'Iran ripostent en bombardent aussi des villes irakiennes. Toutefois Le caractère de plus en plus total de la guerre alarme les souverains du Golfe qui comprennent que l'Irak ne pourra probablement pas gagner, que l'Iran ne pourra sans doute pas perdre et que la seule façon de mettre un terme aux hostilités passe par une négociation avec Téhéran. La guerre devient en effet trop coûteuse pour tout le monde. Les dirigeants du Conseil de coopération du Golfe appellent donc les deux belligérants à davantage de souplesse et reçoivent sans vergogne des émissaires iraniens dans leurs palais, suscitant la fureur de Saddam Hussein qui les accuse de sacrifier la cause arabe à leurs intérêts commerciaux. Il est vrai que cheikh Zayed, président des EAU, aimerait

bien accroître ses échanges avec l'Iran.

Le roi Fahd d'Arabie saoudite, désireux de renforcer sa stature internationale, décide d'intervenir pour s'imposer comme un médiateur acceptable par chacune des deux parties. Il a déjà la confiance de Saddam Hussein. Il lui faut désormais gagner celle des mollahs. Le 18 mai 1985, après avoir discrètement accueilli à Riyad Hassan Ghafouri-Fard, ministre iranien de l'Energie, il envoie à Téhéran le prince Fayçal, son ministre des Affaires étrangères, pour discuter d'un éventuel rapprochement entre les deux pays. Les sujets de discussions ne manquent pas : guerre Iran-Irak, garanties de sécurité régionale, Opep.

VI. LES QUATRES SIXIÈME PARTIES

De part des titres tels que LE CALVAIRE DES ENFANTS SOLDATS, L'IRANGATE, OFFENSIVES À OTRANCE ET LE GOLFE S'EMBRASE, Pierre Razoux nous conduit inéluctablement vers la fin du conflit. Les images montrant de jeunes adolescents iraniens, exaltés, prêts à foncer à l'assaut des lignes irakiennes, le front ceint d'un bandeau rouge portant l'inscription « Allah est le plus grand » en lettres blanches, portant bien souvent un treillis trop grand pour eux, ont fait le tour du monde. Elles symbolisent la guerre Iran-Irak dans toute son horreur et sa perversité, soulignant le drame du recours aux enfants-soldats dans les guerres contemporaines. Le régime irakien a lui aussi enrôlé des adolescents de 16 ou 17 ans pour combler les pertes de l'armée populaire, en particulier à la fin de la guerre, mais de manière non systématique. Ce qui s'est avéré choquant, dans le cas iranien, c'est son côté massif, allié au fait que les enfants ont été utilisés, dès l'âge de 12 ans et pendant plusieurs années, comme de la vulgaire chair à canon, dans des missions souvent suicides destinées à ouvrir la voie au reste de l'armée. Dès le printemps 1982, les pasdarans ont puisé dans le réservoir de forces du Bassidj pour combler leurs pertes et grossir la taille de leurs bataillons. Cette milice regroupe alors 150 000 individus, composée pour un tiers d'adultes ayant passé l'âge d'être mobilisés et pour deux tiers d'adolescents désireux de servir leur pays. Les adultes sont chargés de garder les points sensibles ou sont incorporés dans des unités d'instruction et d'intendance des divisions de pasdarans. Les jeunes bassidjis sont pour leur part dirigés vers les unités combattantes. Ses enfants soldats sont menés au combat au nom de la défense de la patrie. Cela dénote de l'horreur des conflits.

Le 3 novembre 1986, le magazine libanais Ash-Shiraa révèle que le gouvernement américain livre clandestinement des armes à l'Iran afin de faciliter la libération des otages américains retenus au Liban. La nouvelle suscite un tollé aux Etats-Unis où l'administration se targue de ne jamais

négocier avec les preneurs d'otages. Le Congrès demande immédiatement des explications à la Maison Blanche, lui rappelant l'embargo interdisant toute vente de matériel militaire à l'Iran. Face à la pression générale, Ronald Reagan est contraint de se justifier à la télévision : « Mon but, dans cette affaire, était d'envoyer le signal que les Etats-Unis étaient prêts à nouer de nouvelles relations avec l'Iran, tournant ainsi le dos à l'animosité passée... Nous pensons que l'Iran utiliserait son influence au Liban pour faciliter la libération de nos otages retenus là-bas. » Ses explications ne suffisent pas à calmer la fureur du Congrès qui exige la mise en place d'une commission d'enquête confiée au sénateur John Tower. En trois mois, celle-ci va explorer les arcanes du pouvoir, auditionner des centaines d'individus, avant de rendre un rapport de 500 pages, levant une partie du voile sur cette affaire qui fera chanceler Ronald Reagan. Tout commence à la fin de l'année 1984, quelques semaines après la réélection triomphale de ce dernier à la Maison Blanche. Theodore Shackley, un ancien cadre de la CIA, est approché en Allemagne par Manucher Ghorbanifar, un Iranien bien connu des services occidentaux, qui gravite depuis des années dans le milieu du trafic d'armes à destination de Téhéran.

En cette fin d'automne 1986, les Iraniens préparent une nouvelle offensive destinée à faire plier Saddam Hussein. Bagdad demeurant pour l'instant hors de portée, c'est Bassora qui est visée. Les dirigeants iraniens sont convaincus que le régime baassiste ne se relèvera pas de la perte de la deuxième ville d'Irak. Ils espèrent que celle-ci lancera le signal d'une insurrection chiite dans le sud du pays. Ils ont massé 360 000 soldats à proximité, répartis en 13 divisions (10 d'infanterie, 1 de commandos, 1 blindée et 1 d'artillerie), qui s'ajoutent aux 40 000 hommes déployés dans la poche de Fao. Cette offensive est reportée plusieurs fois, car l'armée régulière et les pasdarans ne s'entendent pas sur le mode opératoire. Le général Chirazi a proposé une vaste manœuvre d'enveloppement qu'il juge plus sûre et moins coûteuse, même si celle-ci promet d'être plus longue. Mohsen Rezaï se fait l'avocat des pasdarans et milite pour un assaut frontal sur Bassora, certes coûteux, mais plus rapide. Le facteur temps paraît d'autant plus crucial que l'ayatollah Khomeiny a édicté récemment une fatwa demandant aux forces armées de vaincre l'Irak avant le 21 mars 1987, date de la prochaine fête de Nowrouz, le nouvel an perse. Cette démarche inhabituelle de la part du guide vise bien évidemment à motiver les troupes, mais aussi à accroître la pression sur Rafsandjani pour le contraindre à l'emporter ou à négocier. Car la guerre n'a que trop duré. Sa prolongation devient contre-productive. Le pouvoir des mollahs est

désormais fermement établi sur une société fragmentée qui n'est plus en mesure de contester la mainmise du clergé sur les affaires publiques

Le 12 juillet 1988, après une semaine d'intenses préparatifs, Saddam Hussein déclenche l'opération Tawakkalna 'ala Allah 3 en direction de Dehloran, sur le front centre. Le 4^e Corps, renforcé par la Garde républicaine (soit 140 000 hommes soutenus par un millier de chars et un millier de canons), se lance à l'assaut des positions iraniennes, sur un secteur large d'une centaine de kilomètres. En une journée, les Irakiens récupèrent les gisements pétroliers frontaliers que les Iraniens occupaient depuis plus de cinq ans. Le lendemain, ils percent en plusieurs points le dispositif adverse et pénètrent profondément en territoire iranien, sans rencontrer de réelle résistance. A la tombée du jour, ils s'emparent de Dehloran, ce qui leur permet de contrôler une tête de pont plus vaste que l'ensemble des poches de résistance iranienne au Kurdistan irakien. Le 14 juillet, alors que les troupes irakiennes poursuivent les unités en déroute et élargissent leur emprise en territoire ennemi, Saddam Hussein menace Téhéran d'attaquer au sud en direction d'Ahwaz, pour s'emparer des puits de pétrole iraniens, si l'armée iranienne ne se retire pas immédiatement du Kurdistan irakien. Les Iraniens prennent au sérieux cet ultimatum, car dans leurs rangs, le désastre est total : en trois jours, 3 divisions d'infanterie ont été anéanties, tandis que leurs fantassins ont abandonné sur place 570 blindés et 320 canons ; 10 000 d'entre eux ont été tués ou blessés et 5 000 capturés. Les autres se sont évanouis dans la nature.